Document généré le 28 avr. 2024 07:27

Jeu
Revue de théâtre

Histoire d'hommes ou *Vita nuova* des *Guerriers*
Les Guerriers

Patricia Belzil

Numéro 82 (1), 1997

URI : https://id.erudit.org/iderudit/25390ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Belzil, P. (1997). Compte rendu de [Histoire d'hommes ou *Vita nuova* des *Guerriers* : *Les Guerriers*]. *Jeu*, (82), 52–56.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

PATRICIA BELZIL

Histoire d'hommes
ou *Vita nuova* des *Guerriers*

Sortie des limbes

Dans le noir du théâtre, ou de l'Univers, des velléités de vie. Sons et flashs insolites... une atmosphère de commencement du monde. Ce qui se passe ? C'est le théâtre qui rappelle l'Histoire à la vie, convoquant les siècles et exhumant les strates d'humanité dont les hommes sont faits, pour « radiographier », selon la volonté du metteur en scène, les guerriers publicitaires de la fin du XXe siècle nés sous la plume de Michel Garneau, qui vont renaître à travers cette lecture saisissante, et inspirée.

Suspendu à gauche, un étrange écran rond tente de capter quelque chose ; il y a brouillage du son et de l'image, avant que ne soient transmises des images pouvant évoquer le big-bang, puis « des vues de la terre à partir de la lune[1] ». Deux hommes (mais sont-ce vraiment des hommes, ces silhouettes griffues ?) apparaissent entre les éclairs aveuglants d'un stroboscope ; l'un d'eux, après des gémissements et une difficile tentative de chantonnement, pousse un cri d'horreur en tombant nez à nez avec l'autre qui, pour sa part, tente de retrouver l'usage d'un système linguistique en balbutiant des sons inintelligibles. C'est le cri de surprise terrifié d'un homme devant son semblable d'une époque ultérieure, car le premier, vêtu à la mode du début du XVIIIe siècle, porte dentelle et perruque, tandis que le second appartient au siècle suivant, avec redingote et barbiche. C'est l'Homme saisi d'effroi devant la vision de son avenir.

Les Guerriers
TEXTE DE MICHEL GARNEAU. MISE EN SCÈNE : RENÉ-DANIEL DUBOIS, ASSISTÉ DE MANON BOUCHARD ; SCÉNOGRAPHIE : STÉPHANE ROY ; COSTUMES : GINETTE NOISEUX ; ÉCLAIRAGES : GUY SIMARD ; MUSIQUE ORIGINALE : MICHEL SMITH ; CONCEPTION DE LA BANDE VIDÉO : LUC BOURDON ; MAQUILLAGES : RENÉ GAGNON ET JEAN-FRANÇOIS PICHETTE. AVEC RENÉ GAGNON (GILLES) ET JEAN-FRANÇOIS PICHETTE (PAUL). PRODUCTION DE L'ESPACE GO, PRÉSENTÉE DU 21 JANVIER AU 22 FÉVRIER 1997.

Ces inquiétantes prémices ouvrent la représentation des *Guerriers*, donnée par ces personnages péniblement extirpés des limbes de l'Histoire, qui livreront tout ensemble répliques et didascalies, comme on livre un combat, par à-coups, selon les spasmes et les soubresauts de ces guerriers mutants, mi-vampires, mi-gentilshommes, chevauchant les siècles, à mi-chemin entre l'homme et la bête.

La guerre aura lieu. Entre les protagonistes de la pièce de Michel Garneau. Entre la pièce de Garneau et la mise en scène de René-Daniel Dubois. Entre la mise en scène de Dubois et le public d'Espace GO.

1. Michel Garneau, *les Guerriers*, Montréal, VLB éditeur, 1989, p. 8.

Photo : © André Panneton 1997.

Stratégie d'attaque

Pour la création des *Guerriers* à l'Atelier du Centre national des Arts[2], le metteur en scène Guy Beausoleil avait choisi le mode réaliste, d'ailleurs suggéré par la teneur de la pièce, où deux associés d'une agence de publicité doivent trouver en dix jours un slogan pour la Défense nationale qui remplacera « Si la vie vous intéresse ». La pièce est ainsi divisée en « journées », au cours desquelles Paul, « le gestionnaire », et Gilles, « l'idéateur », tenteront de remplir leur contrat et verront leur hostilité et leur mépris mutuels s'exacerber. C'est un combat en dix rounds... mais Gilles tombera au neuvième. Victime d'un infarctus, il s'écroulera devant Paul qui, impassible, le laissera mourir en décrétant que, tout compte fait, le slogan trouvé par Gilles est excellent par son côté froid et raisonnable : « Nous sommes dans les pages jaunes ».

René-Daniel Dubois a pris la pièce à bras-le-corps et en offre une lecture qui, tout audacieuse qu'elle soit, n'en est pas moins fidèle au texte, malgré l'extravagance de la mise en scène. D'ailleurs, l'idée centrale de sa proposition, celle d'opérer une radiographie historique, est proposée dans la didascalie du décor. On y lit en effet : « qu'on puisse y projeter ou en faire surgir / des images / des cosmogonies / des vues de la terre à partir de la lune / de moments de guerre / [...] que la fonction de l'iconographie soit claire : / que le spectacle se déroule dans l'histoire / ostensivement [*sic*] ». Avec l'horloge du zodiaque peinte sur le sol, ce sera, nous l'avons vu, le rôle de l'écran rond d'évoquer d'abord l'Univers et l'origine de la Terre ; ensuite, cet écran transmettra des images de marches militaires, de tranchées et de cadavres traînés...

De la naissance de l'humanité jusqu'à aujourd'hui, les siècles sont présents dans la scénographie de Stéphane Roy. Le Moyen Âge est rappelé par des armures que portent les personnages sous leurs habits d'époque. Couvrant tout le mur du fond, une projection d'une toile du Caravage (où l'on voit Judith tranchant la gorge d'Holopherne avec une grande épée, scène dont la dureté est accusée par le violent clair-obscur) est éclairée à la lecture de l'exergue ; cette citation d'un certain Luigi da Porto, datée du XVIe siècle, pose le cycle de la paix et de la guerre comme fondement des sociétés[3]. La Renaissance pourrait apparaître également dans le compas géant,

2. Coproduction du Théâtre d'Aujourd'hui et du Théâtre français du CNA, 1989. Avec Eudore Belzile et Robert Lalonde.

3. « La paix amène la richesse, / la richesse amène l'orgueil, / l'orgueil, la colère, / la colère, la guerre, / la guerre amène la pauvreté, / la pauvreté, l'humanisme, / l'humanisme, la paix, / qui amène la richesse / et ainsi va le monde. »

sur lequel Paul déambule tel un équilibriste, instrument ayant servi aux explorateurs et Conquistadores dont les glorieuses « découvertes » ont entraîné le massacre des Indiens d'Amérique. (Le Grand Siècle semble absent de ce rappel systématique. Mais est-il jamais absent de la scène, ce siècle de la représentation ?) Alors que les XVIIIe et XIXe siècles sont convoqués avec les costumes des personnages, la pièce et la représentation mêmes assurent la présence du XXe siècle, comme le font les images à l'écran. C'est l'Histoire, à vrai dire, qui vient témoigner, dans l'arène des combattants, des guerres et des cruautés sur lesquelles elle s'est édifiée. Et non seulement l'Histoire, mais aussi des temps bien en deçà, car une bête semble vouloir jaillir sous les costumes, sous les strates de civilisation humaine. Au début, les deux personnages s'extirpent du magma temporel, grognent et cherchent à retrouver le langage et le comportement humains ; ils y parviendront, mais de cet état de bête ou de vampire, ils garderont leurs longues griffes... Poudrés et coiffés de perruques, ils joueront ensemble à une autre guerre, d'une autre époque : celle, anodine en apparence, des publicitaires.

Ainsi nous offre-t-on le spectacle de tout ce qu'il a fallu pour en arriver à des personnages comme Paul et Gilles, l'homme contemporain étant le résultat de siècles et de siècles d'« évolution » – quoique ce mot apparaisse, ma foi, on ne peut plus ironique dans la vision de Dubois...

Les Lumières contre l'Industrie

Si, huit ans plus tard, le propos de la pièce de Garneau demeure actuel, on a cependant trop dénoncé la rapacité du monde de la publicité, l'ineptie brillante (car ça vend, de toute évidence) de ses « concepts », trop dit aussi que l'argent menait le monde et que la guerre était un business pour que le texte de Garneau nous bouleverse en soi. Or René-Daniel Dubois propulse ces thèmes bien au-delà : il les fait résonner sur les armures des croisés médiévaux, sur les terres amérindiennes, sous la Terreur, au front pendant les guerres mondiales et... dans le bureau de tous les petits chefs ou gros bonnets prêts à faire tomber bien des têtes pour quelque dérisoire victoire. Braquant une lunette historique sur les personnages, le metteur en scène les autopsie (n'est-ce pas comme s'ils souffraient d'une tare endogamique qu'il s'agit de découvrir ?) jusqu'à en donner une vision d'horreur, puisque c'est toute l'humanité qui vient alors sur scène avec eux ; c'est l'humanité qui, dans un face-à-face inusité avec elle-même, rit avec cynisme ou agite un pitoyable petit drapeau blanc.

Le plus féroce des deux belligérants sera, logiquement, le plus « évolué », celui du XIXe siècle. C'est d'ailleurs Paul, dont il joue le rôle si l'on veut, qui a le dessus, car il gère l'agence, décroche les contrats et, par conséquent, contrôle l'argent. Dans la logique guerrière, Gilles ne peut que s'incliner devant lui, car il n'est responsable pour sa part que de trouver les idées. L'une des belles inspirations de René-Daniel Dubois est d'avoir sorti du caveau les ancêtres idoines de Gilles et de Paul : l'homme des Lumières pour le premier, l'homme de l'Industrie pour le second ; et la façon dont il a provoqué la rencontre de ces deux personnages n'en est pas moins brillante. Dans les didascalies de Garneau, Gilles, endormi, est agité par un cauchemar, il crie et se réveille. Il s'exclame, et c'est la première réplique : « criss que chu tanné d'mourir de même ! » Dans la mise en scène de Dubois, c'est en apercevant Paul que Gilles pousse un cri, comme saisi de peur, et sa phrase évoque ici une mort à répétition, reproduite

depuis deux cents ans, celle d'une âme errant depuis le XVIIIe, engageant guerre après guerre. Ce vampire, ou ce démon, rencontre un nouvel adversaire dont il devine la supériorité et la vitalité. Il a peur, car il sait que le combat sera âpre : ce sera celui des Lumières contre l'Industrie.

Jean-François Pichette (Paul) et René Gagnon (Gilles) dans *les Guerriers*. Photo : © André Panneton 1997.

Duel d'acteurs

Dans la peau et l'habit de ces bêtes humaines, ces guerriers fatigués par tant de batailles, René Gagnon et Jean-François Pichette déployaient une énergie... monstre. Blafards, les paupières et les lèvres peintes en rouge, les yeux soulignés de noir, tels des morts grossièrement maquillés, ils habitaient avec toute l'étrangeté nécessaire ces personnages au statut pour le moins obscur. Bien éloigné de tout réalisme, leur jeu s'appuyait sur une gestuelle répétitive : signalant une ritualisation des comportements humains, ces répétitions pouvaient faire écho aux sempiternelles guerres éclatant depuis la nuit des temps. Les comédiens indiquaient ainsi les petits rituels de Gilles et de Paul par des gestes obsessifs, différents selon le type de consommation : alcool, cocaïne ou café (accompagné d'un son de tir comme dans les jeux électroniques des arcades, ces antres de la guerre virtuelle fréquentés par les petits soldats de demain).

Évidemment, pour leur duel, les personnages utilisent les répliques de Paul et de Gilles comme armes. Le mot « mort », par exemple, prononcé avec insistance au moment où ils évoquent le décès de leur père, assène chaque fois à leur interlocuteur un coup invisible, qui le fait se tordre de douleur. Garneau dénonçait la violence de la publicité, ses froids calculs. Comment un slogan comme « Si la vie vous intéresse » peut-il être utilisé par une armée ? Les échanges entre Paul et Gilles sont une grinçante parodie des dynamiques séances de remue-méninges, caractéristiques du monde de la publicité, où les associations d'idées, les synonymes, les jeux de mots ont pour but de vider la langue de son sens pour en créer un autre, inattendu, surprenant. La langue est utilisée comme un harpon pour « saisir » le client et crier victoire. Cette parodie culmine dans l'énumération des tortures : rivalisant de vivacité d'esprit, les personnages avançaient vers le public en débitant tous les moyens inventés par l'Homme pour faire souffrir ses semblables, et ces tortures déboulaient vers le public en même temps que les comédiens venaient vers lui, comme autant d'agressions. Soudain, on était frappé par la nombre incalculable de sévices imaginés par les hommes depuis des siècles – cela va de l'écartèlement à la bactériologie –, mais surtout par les ressources inépuisables de la langue pour nommer ces atrocités... En effet, Gilles, le plus imaginatif, semble tirer un plaisir sadique de cette énumération, s'enorgueillissant des plus spectaculaires trouvailles... Inquiétant jeu d'esprit, car tout

Jean-François Pichette (Paul) et René Gagnon (Gilles) dans *les Guerriers*. Photo : © André Panneton 1997.

se passe comme si les mots autorisaient les réalités qu'ils désignent et que, tant qu'on pourra allonger la liste, on renouvellera et raffinera les techniques de torture.

Apocalypse

Dans ce spectacle, les éclairages attaquent, à l'instar des mots : des lumières clignotent, des faisceaux semblables à des projectiles de *Star Wars* jaillissent des côtés et, souvent, un stroboscope aveugle carrément le public. Ces stimulations constantes maintiennent le spectateur sur le qui-vive, en état d'alerte, ce qui est bien de notre temps, malgré des allures futuristes... L'écran rond, astre de l'ère technologique qui épie la Terre, satellite opiniâtre qui transmet sans répit des images de la guerre, participe à ce bombardement de stimuli ; tout au long du spectacle, il fascine et agace, hypnotise et agresse. C'est un Big Brother qui nous regarde, et sa présence constante nous rassure ; Paul ne dit-il pas : « l'apocalypse ça va juste être / comme de fermer la télévision[4] » ? En effet, quand l'écran s'éteint avec un son de panne de courant, cela donne une impression de fin du monde, comme si l'humanité vacillante s'éteignait subitement, la terre ayant épuisé ses richesses énergétiques. Mais ça reprend... Les guerriers se relèvent, chaque fois plus anéantis. Les derniers jours, l'écran ne transmet plus que des images floues d'explosions, de fumée...

Comment interpréter la finale proposée par le metteur en scène où Paul, après la mort de Gilles, sort en miaulant ? Simple dérision de la guerre de chien et de chat qui vient d'être livrée ? Critique de la bestialité de l'être humain ? Je ne sais trop, mais une chose est sûre : si Paul sort vainqueur, il ne savourera sa victoire que pour un temps, jusqu'à ce que survienne un plus fort, un plus féroce guerrier.

Les hommes de la fin du XXe siècle, on ne les voit pas dans la mise en scène de René-Daniel Dubois. Cette absence n'est certes pas insignifiante. À voir leurs ancêtres, déjà passablement terrifiants, on devine que Paul et Gilles sombrent sous les horreurs du siècle. Sur scène, un piano échoué, à moitié enfoncé dans le sol, donne l'image angoissante d'un monde où l'art disparaît peu à peu, croulant sous une autre nourriture de l'âme : la prosaïque cocaïne, qui tombe du plafond en un mince filet, dans un ruban de lumière, risible transcendance qu'il reste à ce siècle. Mieux vaut peut-être alors ne pas voir les hommes de notre époque, car la vision en serait à coup sûr monstrueuse. Quant à celle des hommes du siècle qui pointe, je n'ose l'imaginer... ni les nouvelles tortures qu'ils iront inventer. **j**

4. *Op. cit.*, p. 95.